

# LES ENJEUX DE LA MÉTAPOLITIQUE

Philippe PELLETIER

La réflexion en sciences sociales, en philosophie ou en politologie, ainsi que les propres expériences de l'humanité au cours du XX<sup>e</sup> siècle ont montré que l'exploitation, la domination et l'oppression n'utilisent pas seulement des moyens directs, plus ou moins coercitifs ou violents, pour s'imposer aux individus et aux sociétés. La gamme du « contrôle des esprits »<sup>1</sup> est en fait très large, parfois très indirecte, de toute façon très idéologique. Les post-fascistes de ladite Nouvelle droite des années 1980 l'ont bien compris qui ont récupéré le concept de « métapolitique » formulé par Antonio Gramsci, leur objectif étant d'avancer sur un terrain plus facile pour eux en imposant une vision du monde afin de mieux faire passer leurs orientations politiques discréditées. Les domaines de la culture ou de la science deviennent ainsi des cibles essentielles. Toutes sortes de notions et de valeurs s'y imposent en effet assez facilement, sans même être, dans bien des cas, analysées en profondeur et critiquées sérieusement.

Dans le champ idéologique et métapolitique, l'anarchisme s'est fait anéantir par le marxisme et les marxistes depuis la I<sup>re</sup> Internationale jusqu'à l'effondrement de l'Union soviétique. Plus d'un siècle au moins... Et les espaces et moments où l'anarchisme était suffisamment fort (Ukraine 1920, Espagne 1936...) pour s'y opposer ont été peu nombreux, et fragiles finalement. On connaît les

---

<sup>1</sup> Périphrase pour éviter le terme d'« aliénation » proposé par les marxistes, terme qui pose plus de problèmes qu'il n'en a l'air dans ses rapports avec la liberté. En effet, « aliénation » suppose le fait d'« être devenu autre » à cause d'un système oppressif. Sur quoi peut (doit ?) alors s'appuyer un individu pour se désaliéner : sa rébellion ? Sa conscience personnelle ? La lecture du catéchisme (religieux ou politique) ? Les mots d'ordre du grand timonier ? L'interprétation du matérialisme dialectique historique ?

conséquences historiques et politiques de l'hégémonie marxiste sur la critique et l'alternative sociales : des drames à répétition.

Rappeler cela ne cherche pas à rallumer une polémique qui est en partie devenue obsolète entre marxistes et non marxistes (encore que...), ni à minimiser la répression que l'anarchisme a subi de la part de la bourgeoisie et des États sans même l'aide du marxisme. Il s'agit en revanche de poser une question, actuelle celle-là : l'anarchisme n'est-il pas en train de se faire phagocytter par l'écologisme, non pas sur le plan directement politique mais davantage au sein des esprits et des mentalités, sur le plan de la métapolitique autrement dit ? Et si c'est le cas, n'y a-t-il pas lieu de s'en inquiéter ?

Le but n'est pas de préserver ce qui serait une théorie anarchiste complètement pure ou de refuser les évolutions intellectuelles environnantes, mais bien de comprendre les logiques dans lesquelles nous opérons. D'agrandir les espaces de la pensée libre. Loin d'avoir ouvert la voie au socialisme libertaire, l'effondrement du socialisme marxiste, ou supposé tel, ne s'est pas forcément accompagné d'un élargissement de la réflexion.

## **Pour une mise en perspective historique des idéologies**

Par rapport au marxisme comme à l'écologisme, l'anarchisme peut partager certaines critiques du capitalisme et de l'État, certaines revendications et certaines luttes aussi. Il existe évidemment une différence majeure entre le marxisme et l'écologisme. Le marxisme a été davantage ancré au sein de la classe ouvrière – même s'il ne faut pas prendre pour argent comptant les affirmations marxistes à cet égard, ni oublier les critiques précoces des anarchistes quant à la domination d'une élite intellectuelle sur le marxisme et les travailleurs. De son côté, l'écologisme correspond davantage aux aspirations de la classe moyenne des pays industrialisés, ainsi que d'une minorité intellectuelle dans les pays en voie de développement (on ne peut pas assimiler la lutte socio-économique de paysans

indiens, africains ou latino-américains à une posture purement écologiste, à moins de pratiquer la récupération politicienne).

On peut aller plus loin en affirmant que si le marxisme est né à gauche, l'écologisme est né à droite, à partir de Haeckel (1866) et d'autres (la *Ligue moniste*, Ernst Moritz Arndt, Wilhelm Riehl, Jan Christiaan Smuts, Frederic Clements...) <sup>2</sup>. Ce constat choque ceux qui ne partent que de Rachel Carson (*Silent spring*, 1962) ou de Mai 68, ou feint de choquer ceux que cela arrange <sup>3</sup>, mais il est historique. On peut même remonter jusqu'à Thomas Malthus, car l'idéologie malthusienne constitue l'un des principaux fils conducteurs de l'écologisme. N'oublions pas que la théorie de Malthus a été critiquée d'emblée par les socialistes et les anarchistes. On y trouve même, en premier lieu, William Godwin puisque c'est à lui, ainsi qu'à Condorcet, que Malthus répondait dans son fameux *Essai sur le principe de population* de 1798) <sup>4</sup>.

---

<sup>2</sup> Le binôme gauche-droite est insuffisant, mais malheureusement commode (l'anarchisme est-il de gauche ?... Clin d'œil à des discussions nocturnes lors d'une colo libertaire à Culoz). Quant aux libertaires proto-écologistes (comme les naturiens) à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle et au début du XX<sup>e</sup> siècle, leur impact politique et philosophique a été minime (à part l'Espagne libertaire, peut-être). Henry David Thoreau (1817-1862) est un cas particulier. Son influence sur l'anarchisme américain est à discuter ; elle est quasi nulle sur l'anarchisme en Europe ; elle se porte plutôt vers la non-violence politique (Gandhi, Lanza del Vasto...).

<sup>3</sup> « Avant d'aborder la description des enjeux écologiques de cette fin de siècle et des solutions à mettre en œuvre, un peu d'histoire est nécessaire. Nous ne remonterons pas pour l'instant à Haeckel, qui inventa le mot écologie en 1866 (...). Limitons notre panorama historique à la fin des années soixante ». Brodhag Christian (1990) : *Objectif terre – Les Verts, de l'écologie à la politique*. Paris, Félin, 330 p., p. 20. L'auteur, ingénieur des mines, était, à l'époque de la publication de son livre, porte-parole national des Verts. Et il n'hésite pas à écrire également que l'écologisme est « le seul mouvement politique nouveau du XX<sup>e</sup> siècle » (p. 41) !!

<sup>4</sup> Ne pas confondre le malthusianisme de Malthus et des écologistes avec le néo-malthusianisme. Cette dernière expression, inadéquate en fait, caractérise certains anarchistes et socialistes à partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Elle porte sur la question du contrôle de la fécondité et de la maîtrise de la sexualité, une thématique libertaire fondamentale. La question de la démographie est déterminante, on y reviendra. Soulignons simplement que

C'est très logiquement que l'on trouve des thématiques écologiques et écologistes au sein du fascisme, du nazisme et de la nouvelle droite dont l'idéologie repose sur l'ordre naturel, la préservation des équilibres naturels donc sociaux, sociaux donc naturels, sur la théorie de la décadence (la société est foutue, la terre se meurt...), l'attachement à la terre et au sang (*Blut und Boden*, slogan nazi), à la race (l'ethnie, de nos jours). Cette logique aboutit de nos jours aux « bio-régions » qui ne sont rien d'autres qu'une version actualisée de la « nation » comme corps naturel du peuple (organique, comme on disait... Toujours les références biologiques), une resucée de l'ancien déterminisme géographique critiqué par Élisée Reclus et d'autres <sup>5</sup>.

## **Le discours métapolitique du capitalisme actuel**

Il existe aussi des convergences idéologiques entre l'anarchisme, d'une part, le marxisme et l'écologisme d'autre part. Mais les divergences sont, à mon avis, bien plus importantes et bien plus cruciales. Si l'anarchisme ne veut pas connaître avec l'écologisme le sort qu'il a connu avec le marxisme, il serait bon d'aborder sérieusement le problème. La question étant théoriquement et historiquement réglée avec le marxisme, elle ne l'est pas avec l'écologisme : et c'est celle-là qui est d'actualité. Estimer qu'il s'agit d'une monomanie que d'affirmer cela est non seulement oublieux de

---

la politique de l'enfant unique imposée par le régime chinois ne fait pas de celui-ci un paragon de l'idéal libertaire.

<sup>5</sup> Cf. les positions d'Edward « Teddy » Goldsmith, pilote et financier du magazine *L'Écologie*. La dernière livraison de *Ni patrie, ni frontières* (Compil n° 3) présente des textes du groupe libertaire néerlandais « La Fable de l'illégalité » qui décortiquent le discours réactionnaire et fascisant de Teddy Goldsmith. Pour une mise en perspective historique, cf. la lecture recommandée de : Jacob Jean (2006) : *L'Antimondialisation, aspects méconnus d'une nébuleuse*. Paris, Berg International, 250 p. ; (2000) : *Le Retour de "l'ordre nouveau", les métamorphoses d'un fédéralisme européen*. Genève, Droz, 320 p.

tous les autres sujets abordés, mais, surtout, une erreur politique. Qu'on le veuille ou non, la question écologique – et écologiste – est au cœur des enjeux actuels et futurs.

Au niveau des choix politiques, voire tactiques, tout a été dit ou presque de ce qui sépare l'anarchisme de l'écologisme : sur les élections, le parlementarisme, la hiérarchie, l'autorité, l'État. Sur le plan philosophique – et métapolitique – il y a encore du grain à moudre.

Or que constate-t-on? Au-delà du discours idéologique direct du type « vive le CAC 40 », « travailler plus pour gagner plus », « le libéralisme, horizon indépassable de l'utopie humaine », le capitalisme propose actuellement deux discours métapolitiques forts : le « choc des civilisations » et « sauvons la planète ». Et il a enfoncé le clou depuis la fin de ladite « guerre froide ».

Le premier discours a déjà été démonté, la faiblesse de son argumentation facilitant d'ailleurs grandement la critique. Le second se heurte à des tabous particulièrement importants, y compris au sein du mouvement libertaire, ce qui est à mon sens une preuve de sa quasi-victoire en tant que nouvelle idéologie dominante.

Répetons-le une fois encore : il ne s'agit pas de nier la gravité des pollutions, la dégradation des conditions de vie pour certains (pas pour tous...), la situation préoccupante de certains écosystèmes (pas de tous...). Mais la grande force de l'écologisme a été de nous présenter des situations socio-économiques inégalitaires comme relevant principalement de l'écologie, donc analysables en termes de science de la nature, et solubles non pas au nom de l'humanité mais au nom de la nature. L'impasse de cette position est tellement évidente qu'elle a contraint les partis écologistes à ne devenir qu'une version post-moderne de la social-démocratie, sans même avoir les moyens politiques de celle-ci, ce qui les condamne à n'être que la cinquième roue du carrosse.

Alors, c'est la planète ou l'humanité qui est en danger ? Ou bien les deux ? Depuis le *big bang* ou le temps des dinosaures, la planète terre a connu bien des transformations. On peut discuter pour évaluer si la révolution néolithique n'a pas modifié l'écosystème mondial bien plus profondément que la révolution industrielle actuelle, et

avec infiniment moins de populations <sup>6</sup>. Les immenses savanes africaines sont ainsi le fruit d'une déforestation résultant d'incendies d'origine anthropique. Les vastes plaines d'Europe, de Chine ou d'Inde ne sont pas devenues ce qu'elles sont de nos jours – champs, prairies ou rizières – par l'opération du saint esprit ou du *global warming*. Elles résultent d'une politique humaine, millénaire, de déforestation, de défrichage et de mise en culture.

Mettons provisoirement de côté cette question scientifique, et concentrons-nous sur la dimension philosophique et métropolitique du discours écologiste véhiculé par les différents courants de l'échiquier politique pour constater que les conséquences ne sont pas les mêmes selon que l'on place la nature ou l'humanité en sujet.

## **Pour une réappropriation de la critique sociale**

Certes, l'humanité est partie intégrante de la nature et si l'humanité détruit la nature, elle se détruit – Élisée Reclus le disait déjà à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Mais on peut renverser l'affirmation : la nature peut détruire l'humanité, et de tout temps elle ne s'en est pas privée (inondations, séismes, froidure, sécheresse, maladies...). En fait, seul un rapport dialectique entre les deux (à la façon de Proudhon ou de Reclus) permet à la fois de nous donner une analyse pertinente et des solutions convaincantes.

Parler de « protection de la nature » est donc extrêmement ambigu. Placer la « nature au centre de tout », comme le postulent l'écologie profonde ou les primitivistes, devient redoutable. Car cela

---

<sup>6</sup> À cet égard, Nicolas Ridoux, par exemple, fait fausse route en affirmant que « depuis l'homme de Cro-Magnon (...), l'humanité a vécu « sobrement », c'est-à-dire en consommant peu ou en ayant un faible impact global sur son écosystème ». C'est, dès le début de son ouvrage dont le lecteur est censé « ne pas ressortir indemne d'une profonde transformation de [sa] vision du monde » (préface), une première contre-vérité scientifique avant bien d'autres. Ridoux Nicolas (2006) : *La Décroissance pour tous*. Lyon, Parangon/Vs, 162 p., p. 5.

implique à l'humanité de ne pas toucher à cette nature. Absurde, impossible !

Personne ne dit sérieusement cela ? Écoutons bien certaines positions et, surtout, essayons d'en deviner les conséquences. Si, dans le combat politique, l'une des instances – soit la nature, soit l'humanité – est mise en avant sans l'autre, sans un rapport dialectique, elle se retrouve fatalement privilégiée. Elle met une logique sur des rails, elle écrase l'autre. De nos jours, on a l'impression que toute contestation ou revendication sur des questions ayant trait à l'agro-alimentaire, à la consommation, à l'aménagement de l'espace, est impossible sans une allusion au « global warming » au détriment d'une réflexion profonde sur les circuits marchands et la dynamique monétaire.

Les scientifiques l'ont bien compris qui, pour toucher de confortables subsides de la part de l'État et des institutions internationales, remoulinent leur programme de recherche en y injectant de fortes doses de « changement climatique » et de « développement durable ». Dans cette stratégie, il leur importe bien entendu de forcer le trait, de grossir les dangers et les enjeux, d'alerter, d'alarmer, bref de cultiver le catastrophisme, pour toucher le gros lot. Les scientifiques sont ainsi à la fois en amont et en aval de la question écologique, à la fois les producteurs et les consommateurs du discours dominant. Ils conditionnent finalement la posture militante, belle victoire de la technoscience qui étend son hégémonie jusqu'au sein de la critique sociale ! Le citoyen lambda, peu au fait des polémiques scientifiques et impressionné par le discours des savants, en est l'otage.

Au moins autant que les expériences sur la génétique ou les délires technologiques, c'est là que se situe le vrai danger actuel de la technoscience. Autrement dit, se contenter de critiquer la science ou la technologie sans analyser la position sociale des scientifiques et l'orientation de leur discours porte à faux. De nombreux militants qui attaquent d'un côté la technoscience mais qui de l'autre prennent pour argent comptant les analyses catastrophistes de certains scientifiques tombent dans le panneau.

Avec l'écologie profonde, le primitivisme ou le parti de la décroissance, l'anarchisme est en train de se faire phagocyter et de perdre sa propre capacité d'analyse et d'action politique.

Probablement séduits par une apparence de radicalité et d'extrémisme – comme si l'anarchisme devait ontologiquement être plus « extrémiste » et plus « radical » que tout le reste, alors qu'il n'est que l'expression d'une réalité humaine concrète, non pas une utopie venue d'une autre planète, mais l'infinité des champs possibles ici et maintenant – certains militants pratiquent la surenchère théorique ou pratique dans la question écologique.

Mais, comme cela s'est souvent passé avec les marxistes, rouler avec le plus fort revient à se faire *in fine* rouler par lui. Une louche d'écologisme et un zeste de décroissantisme mélangées à une dose d'anti-étatisme ne suffisent pas pour élaborer une position cohérente. Au contraire, cela participe au brouhaha de la métapolitique ambiante. Certes, les uns ou les autres pourront y trouver leur compte dans les rayons du supermarché idéologique ambiant. Mais, à l'heure où les médias nous serinent sur « la planète en danger », où le capitalisme prépare ses issues écologiques de secours, même si certains refusent de le voir – un capitalisme qui est bien loin de mourir, une planète terre qui est bien loin de disparaître –, il apparaît urgent de se réapproprier la critique sociale.